

UN CENTENAIRE

Rosa Bonheur

par Pierre Delbarre

III.— LES GRANDES ŒUVRES

NOUS voici arrivés à la période vraiment glorieuse de cette existence extraordinaire, entrée pour ainsi dire dans la célébrité à force de travail opiniâtre et de volonté énergique.

Nous sommes en 1848. Rosa Bonheur expose six tableaux, parmi lesquels *les Bœufs du Cantal*, que l'Angleterre, toujours à la piste d'œuvres qui enrichissent ses musées, s'empresse d'acheter, et un groupe en bronze très important : *Taureaux et brebis*, qui étonne par sa vigueur presque virile(1). Elle obtient du jury une médaille de première classe, et, de plus, Horace Vernet vient lui offrir, au nom du gouvernement un vase de Sèvres de grande valeur. La voilà entrée dans la célébrité. Son nom est dans toutes les bouches, les femmes parlent d'elle avec fierté, les hommes, plus réservés parce qu'il s'agit d'une jeune fille, sont obligés de convenir qu'un véritable animalier vient de marquer sa place dans l'École française.

Mais elle marche à pas de géant ; l'année suivante, elle envoie au Salon le *Labourage nivernais* et un *Effet du matin*.

Le *Labourage nivernais*, tant de fois reproduit par la gravure et la lithographie, fut aussitôt acheté par l'Etat et placé au musée du Luxembourg, où il figure encore, en attendant qu'il aille prendre sa place au milieu des chefs-d'œuvre du Louvre. Cette admirable toile fit dans le monde artiste et dans le public une sensation profonde. On y vit une affirmation de belle maîtrise de métier, une puissance quasi virile de conception et de facture, et un sentiment profond de la poésie de la nature.

(1) Rosa Bonheur avait connu, par son père, un jeune élève sculpteur qui devait un jour acquérir une grande notoriété, P. J. Mène, un animalier de premier ordre. Les deux enfants, car ils étaient à peu près du même âge, s'amusaient à pétrir la terre glaise, et la fillette y prit tellement goût qu'elle arrivait souvent à faire des petites figures d'animaux ravissantes. Devenue grande, elle n'abandonna point cet art dans lequel un de ses frères, Isidore, devait plus tard acquérir une certaine célébrité.

Cette même année 1849, Rosa Bonheur fut appelée à succéder à son père, qu'elle venait de perdre, dans la direction de l'école gratuite de dessin pour les jeunes filles, rue Dupuytren. C'était un nouvel hommage rendu à son talent en même temps qu'une pieux honneur. Elle accepta, heureuse de retrouver là le souvenir du vieillard dont la perte lui avait été si douloureuse.

En 1853, nouvelle affirmation de maîtrise avec une œuvre hors ligne qu'elle envoie au Salon et qui eut un retentissement énorme : *le Marché aux chevaux*. L'État s'en était tout de suite rendu acquéreur, mais quelque temps après, sur la prière de l'artiste, il consentit à lui rétrocéder ce tableau.

Rosa Bonheur le revendit à un éditeur de Londres, nommé Gambart, pour le prix de 40,000 francs. Celui-ci, en homme pratique, le promena dans toute l'Angleterre, et cette exhibition lui fit gagner plus de 500,000 francs. Après quoi, il le céda au gouvernement américain. Il est maintenant installé définitivement au musée métropolitain de New-York, la "National Gallerie".

"En s'arrêtant devant le *Marché aux chevaux*, disait le journal anglais le *Times*, quand il fut exposé dans le salon du Pall-Mall, toute idée préconçue cesse ; on admire un effet lumineux splendide ; on palpite devant la puissante interprétation du réel, du tout, présenté par un esprit évidemment imbu du sentiment élevé de la nature. Cette production est réellement extraordinaire, elle expose complètement le savoir académique et la philosophie sentimentale de l'art."

Avant de peindre le *Marché aux chevaux*, Rosa Bonheur se livra pendant dix-huit mois à un travail colossal d'études préliminaires. Vêtue d'une blouse bleue, d'un pantalon de velours et coiffée d'un chapeau mou, un carton sous le bras, ses crayons dans sa poche ou sa boîte d'aquarelle à la main, ressemblant à un rapin d'atelier, elle se mêlait aux groupes des maquignons, regardait les chevaux, écoutait les propos des vendeurs avec les acheteurs, saisissait les attitudes diverses des animaux, surprenait les physionomies, les airs particuliers des valets d'écurie, et faisait, de-ci, de-là, le portrait des bêtes et des gens qui méritaient cet honneur. On la laissait faire comme, quelques années auparavant, à l'abattoir ; on s'y